

DÉONTOLOGIE ET ÉTHIQUE DE LA FORMATION POUR LE DÉVELOPPEMENT DES PERSONNES

Gérard DEFOIS

Évêque de Lille

Étant sociologue de formation, c'est plutôt une réflexion d'expertise que je me permets de vous présenter, vous pourrez donc prendre une très large distance par rapport à ce que je vous dirai.

Déontologie et éthique

Déontologie et éthique. Ce n'est pas exactement la même chose. Prenez le Comité national d'éthique ; la plupart du temps, il fait de la déontologie et non pas de l'éthique. Il règle des procédures, la validité de telle ou telle procédure, de tel ou tel organisme.

Il y a une déontologie de l'enseignement, je vais en parler tout à l'heure ; il y a aussi une éthique; de cette éthique dérive une déontologie. Si l'on s'enferme dans les procédures déontologiques sans considérer les finalités éthiques, inévitablement on en arrive à des discussions de marchands de tapis. Dans une entreprise, par exemple, tant qu'on n'a pas déterminé le rôle du profit et de sa redistribution selon un certain nombre de valeurs, de nécessités (le remboursement des actionnaires, les fonds de placement, les rémunérations, les investissements...), de contraintes de l'entreprise, tant qu'on n'a pas défini les finalités de ces activités professionnelles, on n'est pas dans l'éthique, on est plutôt quelquefois dans la loi de la jungle. Les choses ne sont pas claires.

Autrement dit, je pense que l'éthique, intellectuellement parlant, est première par rapport à la déontologie ; mais pour l'action au quotidien, la déontologie est souvent première par rapport à l'éthique.

Il y a des problèmes déontologiques dans l'activité pédagogique. J'ai coutume de dire que *le spécifique de l'Enseignement catholique, ce n'est pas la catéchèse, c'est la pédagogie*. Autrement dit, si nous n'avons pas en tant qu'Enseignement catholique une pédagogie particulière, des finalités pédagogiques spécifiques, nous sommes un enseignement privé, avec peut-être des facilités pour les activités religieuses, mais nous n'avons pas une identité particulière dans l'ensemble des formes de formation qui ont cours dans la société actuelle.

Je prendrai un dernier exemple : j'ai reçu la lettre d'une famille dont l'enfant est dans une classe préparatoire d'un établissement du diocèse. Compte tenu de la loi Evin, il y est interdit de fumer. Le garçon a été surpris avec deux copains en train de fumer. Résultat : il est exclu de l'établissement. C'est un problème déontologique. Il s'agit de gérer une infraction de cette

nature avec le jeune, avec la famille, avec l'environnement, et avec les différents partenaires de l'établissement. Apparemment là, le chef d'établissement avait pris ses responsabilités en excluant cet élève. Est-ce que les règles d'une déontologie d'un établissement d'enseignement à l'encontre d'un élève majeur avaient été suivies? C'est là le fond du problème. Sans parler du voile, on voit très bien qu'un chef d'établissement est amené à rencontrer de tels problèmes déontologiques. Et réfléchir, comme vous le faites, au lien entre déontologie et pédagogie est, à mon avis, important.

Alors je vais d'abord souligner un certain nombre de problèmes déontologiques sans prendre parti sur le fond, parce que je ne veux évidemment pas éclipser l'aspect éthique. D'autant que je sais très bien pour avoir été chef d'établissement que les choses que je vais souligner plutôt comme des têtes de chapitre mériteraient chacune au moins une session pour en parler.

I - Quelques problèmes déontologiques

1. La sélection

Je pense que l'un des problèmes que nous rencontrons dans nos établissements, c'est la sélection à l'entrée. Qui recevons-nous ? Comment s'opère cette sélection ? Vous pensez bien que je me situe d'une façon qui se veut objective, indépendamment d'être pour ou contre la sélection. On peut être contre et la pratiquer. C'est dire qu'il y a des formes de sélection « sauvage ». La plus remarquable est celle de la médecine : tout le monde peut s'inscrire à l'Université et au bout d'un an, on fait des examens tels qu'on respecte un certain *numerus clausus*. Le problème de la sélection est un problème réel. On dit par exemple que l'établissement est ouvert à tous, seulement quand on voit la proportion d'élèves venant de telle ou telle origine sociale, on s'aperçoit qu'il y a de fait une sélection qui s'opère, pas forcément par l'établissement d'ailleurs, tout autant par les familles. Après on peut ouvrir le débat.

J'étais avant-hier à Jérusalem, j'ai rencontré chez les Palestiniens à Bethléem quelqu'un qui préparait un projet universitaire et avait une section pour les surdoués dans un établissement catholique. Intéressant ! Les surdoués, ils ont besoin d'être formés, c'est évident ! Je ne fais pas une sorte d'égalitarisme stupide. Mais c'est un choix. Est-on conscient de ce qu'on fait quand un établissement catholique ouvre une section pour les surdoués ? Ce que je demande c'est qu'on en ait conscience et qu'on ait articulé le projet selon les finalités éthiques de l'établissement.

Tout problème de sélection, qu'il soit implicite ou explicite, pose des problèmes déontologiques. Et tout problème déontologique demande des règles, et des règles qui soient **transparentes et objectives**. C'est tout. Le rôle de la déontologie, c'est de supprimer la relation arbitraire ou qui peut être ressentie comme telle. Par exemple, dans le monde chrétien, parce qu'on a de bonnes intentions, on est pour les plus pauvres. Qu'est-ce que ça veut dire concrètement ? Je ne suis pas contre le fait d'être pour les plus pauvres, mais souvent on a traité ces questions sur le seul registre de la culpabilité. Ayons la conscience claire et l'expression claire par des réglementations, non des corsets de réglementation, mais des réglementations qui rendent objectives les règles du jeu, qui éliminent au maximum les tentations de l'arbitraire de la sélection.

2. Sanction et évaluation

La deuxième chose, c'est la sanction, au double sens du terme : la sanction positive et la sanction négative. Qu'est-ce qui est évalué ? Comment fait-on l'évaluation ? Qui évalue qui ? Nous avons toute une palette de réalités psychologiques, sociales, spirituelles, morales et fonctionnelles qui se jouent autour de ce thème de l'évaluation.

Ce peut être l'évaluation par l'institution, ce peut être l'évaluation partagée, ce peut être l'évaluation « *relecture d'expérience* » où enseignants et enseignés font le point des avancées, des échecs, pour les analyser et rendre, non pas coupable de l'échec, mais responsable de l'effort pour le contourner .

J'ai beaucoup apprécié de travailler avec des ingénieurs du nucléaire civil, autrefois à Lyon. Quand il y avait une erreur, le grand problème c'était fondamentalement de ne pas culpabiliser et donc de voir, dans **la relecture d'expérience**, ce qui avait amené cet accident. C'est une attitude de responsabilisation des gens par rapport à l'échec, et le traitement de l'échec est nettement plus important que le traitement de la réussite si vous parlez en termes de relations humaines.

3. L'orientation

Je pense qu'il y a aussi le problème déontologique de l'orientation, de la création de filières, de la définition des orientations d'un établissement. L'innovation de filières, si vous la faites selon le régime libéral, c'est-à-dire selon ce qui vous permettra de dépasser le concurrent d'en face, c'est un choix; si vous la faites en fonction des perspectives d'emploi dans une région, c'est un autre choix, qui n'est pas forcément le meilleur, parce que si vous formez des gens en fonction d'un bassin d'emploi précis, ça marchera bien dans le premier temps de la professionnalisation, mais ça ne permettra pas à l'individu formé, d'avoir la liberté de changer de lieu, la liberté de créer autre chose et on risque de marginaliser la formation fondamentale. Comme vous le voyez, ce n'est pas simple.

4. La définition d'objectifs

La déontologie est forcément, dans un tissu de contradictions, la définition objective d'un itinéraire et de comportements rationnels et raisonnables. Mais on ne peut pas vouloir à la fois, comme dit la sagesse populaire, le beurre, l'argent du beurre et le sourire de la crémière. Or nous fonctionnons souvent dans nos discours comme si on pouvait tout faire, c'est-à-dire en refusant d'assumer des choix partiels et limités. La déontologie, c'est la définition d'objectifs sur lesquels on se met d'accord, la définition d'objectifs d'année aussi, avec toute une part de négociations entre des intérêts contraires.

5. Le rapport entre enseignants

Cinquième point où se joue justement la déontologie, c'est le problème des rapports entre enseignants, c'est-à-dire l'interdisciplinarité, la réalisation d'équipes, de chantiers. Mon expérience d'enseignant et d'évêque me montre que la collaboration des enseignants est fonction de l'âge des élèves : plus vous montez vers le supérieur, plus la sectorisation des enseignants est forte, moins l'interdisciplinarité se pratique. Cela mérite aussi un certain débat. Il ne faut peut-être pas accepter une telle « spécialisation » des enseignements. L'interdisciplinarité demande de se donner des objectifs communs pour arriver à telle ou telle proposition de formation qui répondra à un appel, qui répondra à quelque chose d'attendu, dans la société.

6. Les concours

Il y a bien sûr, là c'est surtout l'enseignement supérieur qui est concerné, le problème des concours et des compétitions « sauvages ». Quelle est la déontologie lorsque les élèves en terminale, et surtout en classe préparatoire, passent sept concours d'entrée pour en choisir un ou deux selon qu'ils sont reçus ou non ? Qu'est-ce qu'on fabrique dans l'esprit des jeunes par cette mise en concurrence ? Comme me disaient les élèves d'une école de commerce, « on apprend par le système (pas par l'enseignement) qu'on est là pour éliminer le copain et passer sur son dos ». C'est la logique du système. Comment préparer ainsi des gens qui seront ensuite aptes à la collaboration dans l'entreprise ou dans la vie publique, si leur formation a été déterminée par une individualisation agressive dès l'accès à la formation ?

Ayant été dans les responsabilités, je sais bien que ce n'est pas demain matin que l'on changera la chose. Mais la déontologie demande que les règles soient claires, que les finalités soient exprimées, et que l'on n'adopte pas forcément le système des concours ou de la concurrence comme le dernier cri ou le dernier mot du fonctionnement de nos établissements. D'autant que, et là c'est le bénéfice de l'âge, on s'aperçoit dix ans après que les étudiants qui ont été les premiers de promotion ne sont pas forcément ceux qui dans la vie ont réalisé le parcours le plus performant, pour prendre un terme que je voudrais neutre.

7. La communication des expériences

Il est paru récemment un livre sur l'Education nationale assez intéressant; il y est dit que chacun réinvente continuellement l'eau chaude. Vous avez par exemple, dans un secteur, quelqu'un qui sur le plan pédagogique a réalisé des innovations assez remarquables. Il est tout entier engagé dans son affaire, mais il ne sait pas qu'à dix kilomètres de là, il y a des réalisations semblables qui se cherchent. Chacun reste chez soi, il n'y a pas cette circulation horizontale de la créativité et de l'inventivité. Il y a aussi forcément des évolutions de carrière, des changements de postes. On s'aperçoit alors que, lorsque M. ou Mme Untel est nommé(e) ailleurs, l'expérience qu'il avait lancée est totalement perdue, oubliée dans la mémoire collective.

A ce niveau-là, on s'aperçoit que l'ensemble de l'enseignement est loin d'être passif, conservateur, malgré tout le mal qu'on peut en dire : « crispé sur son passé », « peu inventif »... Loin de là ! Mais si chacun réinvente l'eau chaude chaque matin ou le fil à couper le beurre dans son coin, il est évident qu'il n'y a pas de progrès commun, il n'y a pas de continuité. Et l'inventivité des uns n'éclaire pas la créativité des autres. Il n'y a donc pas non plus de confrontation. La communication des expériences est un problème déontologique qui me paraît capital.

8. La représentation de l'élève et l'acte pédagogique

Le problème se pose aussi de savoir : qu'est-ce qu'un élève ? A quoi servent les élèves ? Pour prendre les choses de façon un peu grossière, je m'en excuse, je demande : est-ce que ce sont des récipients que l'on remplit de connaissances ? ou des personnes reconnues dans leur histoire, leur itinéraire ? Et à partir de là, qui peut construire un projet de formation ? Je pense évidemment à beaucoup de jeunes de l'enseignement technique. Dans la mesure où, vous le savez comme moi, il y a des jeunes qui ont un esprit technique mais sont dans le classique et y perdent leur temps ; ces jeunes ne se réalisent pas forcément dans les cours de français mais dans la création d'objets. Il y a là un problème qui me semble important sur le plan déontologique, c'est la reconnaissance d'espaces de créativité personnelle qui est le point de départ de l'action pédagogique.

9. La question du transfert des savoirs acquis

Enfin, dans les problèmes déontologiques, je noterai aussi la question du transfert des savoirs acquis, de la capacité d'acquisition des savoirs, sur laquelle on évalue, la plupart du temps, les gens ou au contraire la capacité d'apprendre à apprendre. Je le disais d'ailleurs souvent aux élèves lors de la remise des diplômes d'ingénieurs : si vos compétences ne sont pas totalement renouvelées dans dix ans, vous serez au chômage. La question, et je le vois tout autant pour la formation des prêtres, c'est la disposition créée, ou l'habitus pour parler comme Bourdieu, d'apprendre à apprendre, de faire des gens qui seront capables de changer parce qu'ils auront acquis cette disposition d'esprit qui passionne pour l'apprentissage. Et l'apprentissage non pas simplement matériel mais l'apprentissage de toutes choses. On sait très bien qu'on passe toute sa vie à apprendre.

II - Vers une déontologie du rapport de l'Enseignement catholique au religieux et à la foi

Je crois que pour vous, ce serait intéressant de clarifier une déontologie du rapport de l'Enseignement catholique aux problèmes religieux, à la foi religieuse. Je noterai trois choses.

1. L'intelligence du croire

Ce que l'enseignement peut apporter d'abord, c'est l'intelligence du croire. C'est important parce qu'à l'heure actuelle, dans les propositions des sectes et les débats idéologiques, on oppose croyance et intelligence, tout comme au dix-neuvième siècle. En fait, je crois que ce qu'on doit avoir comme finalité, pour apprendre à croire intelligemment ce que l'on croit, c'est la formation de l'esprit critique. L'esprit critique remet en cause la croyance, ou naïve, ou collective, ou standardisée, ce qui vaut d'ailleurs pour quantité de choses de la société contemporaine : il y a les croyances religieuses, il y a les croyances spirituelles, il y a les croyances publicitaires, etc... Prenez sur le plan vestimentaire : on est contre les signes religieux ostensibles, mais il y a dans vos établissements des signes publicitaires ostensibles, ne serait-ce qu'au niveau des blousons, qui ne sont pas comme chacun sait sans signification, y compris quelquefois religieuse. Et qui sont ni des croix ni des kippas. Vous le savez, les anges sur les blousons ont des connotations tout à fait sectaires. Je passe sur les évocations de violence nazie, etc... Y compris dans la façon de décorer, ou de se couper les cheveux.

Apprendre à croire intelligemment ce que l'on croit, c'est de l'ordre de l'habitus, c'est une prise de distance par rapport aux idées préfabriquées. Nous sommes dans un monde non seulement du politiquement correct mais du moralement correct. Et en ce sens-là, proposer une prise de distance, c'est éduquer à la liberté de penser. Or l'enseignement a comme finalité d'éduquer à la liberté de penser. Nous sommes continuellement, que ce soit au niveau des voitures, des vêtements..., contraints par des jugements collectifs qui font que pour être reconnu, il est nécessaire d'avoir tel ou tel comportement. Permettre à des jeunes de prendre une distance par rapport à ces pesanteurs, c'est les éduquer à être des personnes, et des personnes responsables. Ça demande une déontologie qui est celle de la remise en cause des systèmes de pensée.

Des choses très simples. Prenez par exemple en histoire, nous avons enseigné pendant très longtemps un nationalisme napoléonien. Si vous faites parler d'autres peuples sur l'épopée napoléonienne, vous avez un autre son de cloche, si j'ose dire. Apprendre ce qu'est pour nous le tombeau de Napoléon aux Invalides, c'est aussi faire comprendre que cette « épopée » fut pour d'autres peuples la terreur et la blessure d'une destruction. A l'heure actuelle, la réaction provoquée dans le monde arabe par la position américaine en Irak et la loi française sur le voile, est telle qu'il y a dans tout ce monde le sentiment d'une **croisade** contre lui, d'une volonté de l'occident d'écraser la culture arabe. Comment aider des jeunes à écouter la voix des autres ? Je ne dis pas d'approuver, mais d'écouter la voix des autres.

Sur le plan du contenu, je touche sans doute un point difficile, sur le plan religieux, nous avons comme mission d'informer, et d'informer sans mauvaise conscience. Le problème c'est que ça demande que l'enseignant lui-même soit au clair sur ses positions personnelles et voie un peu qu'il n'a pas à transmettre ses convictions personnelles, il a à faire connaître, à former l'intelligence, pour que l'autre juge par lui-même.

2. L'ouverture à l'universel, à la solidarité

La foi chrétienne, c'est un certain nombre d'éléments qui, sur le plan pédagogique, sont essentiels. Par exemple l'ouverture à l'universel, c'est-à-dire la prise de conscience que toutes les frontières sont des frontières relatives. Hier soir, on me questionnait sur l'Etat, la loi : ce sont, dans les règles républicaines, le produit de la collectivité, mais il ne s'ensuit pas que ce soit des objets sacrés ; la preuve, c'est que des démocraties peuvent provoquer

l'arrivée au pouvoir de dictateurs et ériger des systèmes totalitaires. Par voie de conséquence, le christianisme, en annonçant l'égalité des enfants de Dieu, provoque continuellement à des perspectives universelles qui dépassent les intérêts particuliers et les intérêts nationaux, et par rapport à l'Etat, à voir plus loin que l'autorité dominante d'un moment ou d'un autre.

L'universalité, ce n'est pas je ne sais quelle sentimentalité d'aimer tout le monde. On ne peut pas, dans les établissements catholiques, ou publics, être nationaliste, raciste, etc. Cette ouverture à l'universel est une des données de notre société. Ouverture à la solidarité : le Pape Jean-Paul II a dit un jour que la parabole du bon Samaritain faisait désormais partie de la conscience morale universelle. Effectivement ce souci de la pauvreté qui pendant longtemps a été considérée comme une paupérisation inéluctable, à la limite comme l'une des données de la nature, nous apparaît dans notre société comme un mal à dépasser. Disant cela, il y a une mutation de nos objectifs qui est importante. On ne peut donc pas enseigner uniquement un libéralisme aveugle et se dire fidèle à une tradition catholique.

La solidarité, c'est le fait que, dans un monde d'interdépendances, ces interdépendances doivent être gérées selon une certaine égalité des chances que l'on recherche même si on ne la pratique pas à 100 %. La foi chrétienne est donc ouverture à l'universel, prise en compte de la solidarité, respect de la nature et de la vie humaine. Objectivement, nous sommes maintenant tous contre la peine capitale. En contrepoint je rappellerai que la Chine a connu l'année dernier 2000 exécutions capitales. Ce n'est pas qu'un problème moral en premier lieu, c'est un problème de culture, de rapport à la vie humaine. On le voit bien aussi dans d'autres cultures où au contraire, le suicide, par exemple, devient un acte religieux pour accéder à une certaine présence de Dieu, le kamikaze devenant au fond une forme de « saint ».

Cette ouverture à l'universel est importante, me semble-t-il, pour bien percevoir comment nos cultures véhiculent en elles-mêmes des objectifs, plus que des valeurs, des manières de se comporter. L'attitude par rapport à la peine capitale est parlante à ce sujet. Nos sociétés véhiculent des arts de vivre qui déterminent le comportement des uns et des autres.

Je pense aussi que, sans mauvaise conscience, on peut faire prendre conscience, non pas que nous sommes les meilleurs, mais qu'il y a des hommes et des femmes qui, au titre même de leurs convictions spirituelles ou humanistes, ont été des semeurs de comportements de solidarité qui ont marqué justement notre société. Ce n'est pas pour rien que de fait, la préoccupation des enfants non scolarisés, des petits délinquants dans les banlieues de Reims, habitait Jean-Baptiste de la Salle et a créé en lui cette volonté d'élever par la formation; elle fut ensuite reprise par Jules Ferry. Sur ce plan là, il faut prendre conscience que nous avons un patrimoine chrétien qu'on ne peut ignorer. Je dis cela indépendamment de l'attitude individuelle et personnelle par rapport à la foi.

Nos établissements sont encore un espace de confrontation, de fait, au niveau des significations de la vie, des symboles, et en particulier aujourd'hui des religions. Prenons mon propre cas : il a fallu que j'attende d'avoir à peu près vingt ans pour rencontrer des noirs. J'ai rencontré des athées quand j'étais au service militaire, j'ai rencontré des gens d'autres races plus tard dans ma vie. Je n'ai pas besoin de vous dire que mes petits-neveux, mes petites-nièces sont dans des écoles où il y a des religions, des origines ethniques différentes... et que dans les quartiers, partout, à la télévision, les enfants et les jeunes sont mis dans une situation de confrontation des symboles et des significations.

Je pouvais avoir dans mon enfance le sentiment qu'il y avait la bonne école, le bon milieu, les bons croyants, les bons catholiques dont j'étais,... et les autres. Aujourd'hui, je suis un parmi les autres. Il y a une transformation du monde qui est importante. Aussi le rapport à l'autre, à ses convictions, à sa vie religieuse, est un élément d'apprentissage de la vie sociale qui se joue à l'école. Et je ne parle pas des parents, parce que ce serait encore autre chose.

Récemment, nous avons vécu la rentrée des maîtres, et passant devant une jeune directrice, je lui dis : « Chez vous, vous devez avoir environ 60 à 70 % d'élèves musulmans ? » Elle me dit : « Vous plaisantez ! Nous en avons 98 % ! » On se trouve devant un problème fort intéressant au plan culturel, pas simplement au point de vue pastoral, mais au plan culturel. Quelle société se fabrique à l'intérieur de nos classes ? et qu'est-ce que, nous, Enseignement catholique, nous produisons socialement, ce faisant ? *Qu'est-ce que cela signifie pour l'évangile qui fonde notre action éducative ?* Quelle chance d'innovations pédagogiques, d'humanisme, avons-nous préparé au nom de la foi chrétienne ? Qu' avons-nous ouvert comme possibilités de travail ? On ne peut plus dire "Catholiques et français, toujours", mais l'héritage moral et spirituel est là, qu'en faisons-nous ? Il y a là une source qui offre une vision des relations humaines intéressante.

3. L'ouverture à une transcendance

Enfin je pense aussi qu'il y a dans notre société, dans nos responsabilités sociales, la question de l'ouverture à une transcendance. Nous sommes, globalement, dans une société où les rapports à la vie sont essentiellement des rapports de consommation, des besoins d'abondance, des besoins de satisfaction, le manque étant considéré comme un drame.

Je vais jouer les vieux encore une fois : dans ma jeunesse - cela coïncidait avec la guerre -, pour Noël, les enfants avaient une orange et quelquefois un cheval de bois. Maintenant ils ont un ordinateur et des jeux vidéo. Ils sont souvent comblés, ils ne manquent de rien, pas même de l'inutile. S'il leur manque quelque chose, les adultes culpabilisent. Et si je n'ai pas les jeux vidéo ou la trousse de mon copain, je suis déconsidéré. Qu'est-ce que ça veut dire ? On se rend bien compte que la dignité de l'homme, c'est aussi *l'aptitude à affronter l'échec et le manque*. Et à gérer le manque. Spirituellement, c'est l'expérience du désert.

Si on ne sait pas traiter l'échec, si on ne sait pas traiter le manque dans la communication, inévitablement, il y a quelque chose qui devient un drame et qui rend les gens malheureux. Mais par rapport à cette culture de la consommation, de la réussite individuelle, quelle formation donne-t-on ? Ce sont des questions qui me semblent toucher des problèmes déontologiques d'une formation dans l'Enseignement catholique.

III – Quelques points d'éthique

Dans la jungle des petits problèmes que je viens d'évoquer : la sélection, l'orientation..., au fond qu'est-ce qu'on cherche ? Et qu'est-ce que le christianisme, sur le plan éthique, induit dans un projet d'enseignement ? Ce que je vais vous dire est inspiré d'un article que je vous conseille - il est plus théologique que ce que je vais vous dire -, un article remarquable d'André Fossion dans la revue *Lumen Vitae*¹ qui doit pouvoir inspirer quelque chose de fort pour un Enseignement catholique.

Dans ce que j'ai dit sur la déontologie, je pense que vous avez bien compris qu'il ne s'agissait pas pour moi de transformer la pédagogie en instrument d'évangélisation. Je ne suis pas contre l'évangélisation, rassurez-vous. Mais dans le contexte d'un christianisme qui est celui du patrimoine de l'Enseignement catholique, quelle pédagogie, quels problèmes pédagogiques sont le résultat, le fruit de l'histoire de l'Enseignement catholique, de ce pour quoi il a été créé ? On ne peut pas se dire héritier d'un patrimoine de l'Enseignement catholique et faire l'orientation n'importe comment. Il y a des problèmes pédagogiques et éthiques en amont . Je ne veux pas définir d'abord : il y a le bien et le mal, mais : si on oublie cela, une dynamique positive de l'homme ne se crée pas. Si on accepte la loi de la jungle

¹ André Fossion *L'évangélisation comme surprise* in *La Paroisse peut-elle évangéliser?* Revue *Lumen Vitae* Bruxelles, 2004 n°1.

dans les concours et les différentes formes de concurrence, on fait peut-être "comme tout le monde" mais on ne creuse pas l'espace original qui fonde l'Enseignement catholique ; or c'est cela qui me paraît important.

Je ne reproche pas à l'Enseignement catholique de ne pas être parfait, mais je lui reprocherais de ne pas se poser de telles questions. Encore une fois, j'ai été chef d'établissement. Quand j'ai voulu avec les élèves-ingénieurs mettre un peu de réflexion seconde, il a fallu se battre. Aujourd'hui tout le monde fait de la formation humaine mais au début, c'était : « ils ont autre chose à faire » ou bien « qu'ils aillent à l'aumônerie, quoi ! ». On juxtaposait quelque chose de spirituel à une pédagogie qui ne se remettait pas en cause.

En visite pastorale, j'ai fait le coup récemment. Les chefs d'établissement, par gentillesse, étaient venus avec les chargés de pastorale. J'ai dit : Excusez-moi, les chargés de pastorale, j'ai l'occasion de les rencontrer; si vous permettez je vais leur demander d'assister à la réunion et de ne rien dire. Mon problème ici, ce n'est pas de parler de pastorale, mais vous, en tant que chefs d'établissement, quels sont vos objectifs ? Quel est votre projet de signifier ce qu'est un enseignement catholique dans une population telle que celle de votre ville ? Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on choisit ? etc... *Vos problèmes techniques sont donc mes problèmes.* Et par voie de conséquence, je crois que l'originalité de l'Enseignement catholique se joue dans la façon dont on évalue, dans la façon peut-être dont on constitue les programmes, etc...

Je connais les difficultés du métier, ça c'est sûr ! Mais, au moins, que notre patrimoine moral et intellectuel ait sa place comme le creusement d'une question qui provoque une dynamique, de la créativité et la responsabilité. Avec les jeunes d'aujourd'hui c'est quelquefois la tendance : vous avez une masse de jeunes qui n'ont pas ou plutôt qui n'expriment pas de dispositions spirituelles, ou qui ne « pratiquent » pas et puis des jeunes qui sont au contraire à la limite un peu fanatiques. Le problème c'est de rendre intelligents les fanatiques, et de rendre participants à une démarche de responsabilité spirituelle ceux qui semblent indifférents. Cela, c'est une question d'ouverture humaine de l'esprit, c'est une question pédagogique.

Je reviens à mes problèmes éthiques de christianisme par rapport à l'enseignement. Il y a eu récemment une discussion entre M. Ferry et quelques autres, c'était : qu'est-ce qui est le premier dans l'enseignement ? Certains disaient : c'est le savoir, la transmission des connaissances, après chacun choisit sa route. D'autres disaient : c'est l'ordinateur, le cœur du système d'enseignement, pour donner aux gens les moyens de la communication, etc. Qu'est-ce qui est premier ? L'institution, le succès de l'institution, sa présentation, quand on est au classement des lycées dans les dix premiers, ou que sais-je encore ?

Depuis quelque temps, l'Enseignement catholique tient un autre langage : c'est la communauté éducative, c'est l'espérance, c'est l'élève. Aujourd'hui vous insistez sur la *personne humaine*. Il y a derrière cela des déplacements extrêmement forts si on ne veut pas en rester à des discours incantatoires sur l'élève, son bonheur, son épanouissement. Quel est le prix à payer pour que l'élève soit au centre de notre établissement ? D'autant que le message est bien passé. Parce que si les musulmans mettent leurs enfants de préférence dans l'Enseignement catholique, c'est parce qu'ils ont l'impression qu'ils seront écoutés, que leurs enfants seront mieux suivis, qu'il n'y aura pas de violence, etc. Si bien que ce caractère personnalisant que nous avons développé dans vos structures, dont la vocation est d'être plus associatif qu'administratif, a été perçu par la population, y compris par la population extérieure à l'Enseignement catholique, au catholicisme et même à la culture française. C'est donc une chance mais aussi un devoir. Le thème sur la personne que vous développez est un thème riche mais aussi un thème lourd à traiter.

Dans cet article que je vous recommandais, l'auteur fait, en bon intellectuel, un jeu de mots : il faut **passer du paradigme de la maîtrise au paradigme de la surprise**.

La maîtrise, ça veut dire : J'ai un savoir, j'ai un certain type d'établissement, j'ai un "certain nombre de valeurs", je dois les faire passer. Je rencontre très bien l'écho de cela dans le

monde religieux où on me dit : Ils ne savent plus rien, le catéchisme actuel ne fait plus rien passer. J'ai rencontré une grand-mère qui avait réuni tous ses petits-enfants pendant quinze jours chez elle et qui leur a fait apprendre, en vacances, entre les séances de bain, le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie* et le *Je crois en Dieu*. C'est le paradigme de la maîtrise : que l'autre soit moi-même, que l'autre reproduise ce qui est mien. Penser à partir de soi ce que doit être l'autre. Je dis ça en deux mots, mais c'est un problème réel et crucifiant.

Le paradigme de la surprise, c'est le fait que la vérité, ou la part de vérité pour être plus réaliste, que j'ai à transmettre, elle est d'une façon ou d'une autre implicitement présente en l'autre. Autrement dit, c'est accepter de se laisser surprendre, d'être surpris par l'autre dans sa capacité d'innovation. Je ne sais pas si vous vous souvenez, dans les Actes des Apôtres, il y a un passage intéressant : quand les Apôtres reviennent après la résurrection de Jésus, les autorités juives les arrêtent. Les autorités religieuses disent : qu'est-ce qu'on va faire de cette nouveauté ? Faut-il la réprimer, faut-il l'empêcher, faut-il la tuer dans l'œuf ? parce que ça créé des problèmes dans la vie sociale. Alors, il y a un vieux qui se lève et dit : Ecoutez, il ne faut pas éteindre l'Esprit. C'est très simple, des mouvements comme ça, des nouveautés, on en a vu un certain nombre. Qu'est-ce qui s'est passé ? Ça a remué un peu les choses, cinq ans après il n'y a plus de trace. Il s'appelle Gamaliel. Il dit : Le vent souffle où il veut, l'esprit souffle où il veut, n'éteignons pas l'Esprit. Laissons les choses faire, on verra ce que ça donnera.

Ce passage du paradigme de la maîtrise et de la domination par sa culture, au paradigme de la transmission, de la surprise, de la créativité, s'effectue par six points.

1. Accueillir l'autre dans son lieu culturel

Accueillir l'autre dans son lieu culturel, c'est prendre conscience que la nouveauté n'est pas forcément la prolongation de mes initiatives. L'Évangile sur ce point, qu'il s'agisse des disciples d'Emmaüs ou de Zachée, est très révélateur. Le Christ ne fait pas venir les gens chez lui parce qu'il n'a pas de « chez lui », mais il va chez eux, il s'inscrit dans la culture de l'autre. Alors, par rapport à ce que j'ai dit tout à l'heure concernant les différentes cultures présentes, je veux dire que construire l'éducation avec le meilleur de l'autre, lui permettre d'apporter sa contribution, est fondamental. Cela demande d'avoir par rapport à notre propre culture, elle aussi respectable bien sûr, une attitude de **dé-maîtrise** qui soit en même temps une attitude de reconnaissance de ce qui fait valeur pour l'autre.

Or accueillir l'autre dans son lieu culturel est un des enjeux de l'école. Cette idée semble « bateau » mais elle est foulée aux pieds globalement par tout le monde. Pour prendre un exemple, on demande au monde musulman et arabe que, s'ils viennent chez nous, ils se comportent comme nous. « Sinon ils n'avaient qu'à rester chez eux ». Si je parle du Nord où j'ai essayé de m'inculturer, c'est quoi le Nord ? N'allons pas trop loin : il y a quelque vingt siècles, des barbares, les Francs, sont venus culbuter ici quelques gallo-romains, quelques Gaulois qui avaient pactisé avec les Romains. De là est née une série de bagarres. Franchissons dix siècles pour aller vite. Après, ce furent les guerres avec les Anglais, les Espagnols, Charles Quint est venu ici, il a rasé quelques cathédrales, quelques châteaux ; puis vinrent des Polonais pour travailler dans nos mines, puis des Italiens, ensuite des Portugais, maintenant des Maghrébins. C'est dire que le métissage culturel est le cœur même de l'identité culturelle des gens du Nord.

Nous avons construit notre identité, et celle l'Europe, sur la rencontre de l'autre. De fait. Oh ! bien sûr, ça n'a pas été tout seul. Mais il reste que le rapport agressif avec les Anglais, le rapport utilitaire avec les Polonais, s'ils n'existent plus aujourd'hui, c'est parce qu'il y a eu progression d'un vivre ensemble qui s'est bâti sur la reconnaissance de la culture de l'autre : aujourd'hui les Polonais ont de temps en temps leurs manifestations folkloriques et identitaires et on est heureux d'y participer.

Faire parler la culture de l'autre et non pas vouloir homogénéiser. Ça a été le problème de l'école laïque au XIXe siècle : on a voulu construire l'école unique sur la négation de la

culture des uns et des autres et non sur la communication des différences. N'est-ce pas encore dans l'air de notre temps ?

2. Se laisser enseigner par ceux que l'on s'efforce d'enseigner

La deuxième chose, c'est de se laisser enseigner par ceux que l'on s'efforce d'enseigner. Se dé-saisir du monopole de la vérité, je ne parle pas de la vérité révélée, mais la vérité de toute chose, la vérité de la vie, de telle façon que le positif, le ressenti, l'élaboration des uns et des autres puisse s'exprimer.

Il y a des choses qui existent, simples mais remarquables comme, dans les quartiers, ce qu'on appelle *l'échange des savoirs*. Des groupes de femmes se réunissent et s'apprennent entre elles à cuisiner, qui le couscous, qui le lapin de garenne ou le bœuf bourguignon. L'échange des savoirs, l'échange des cultures. Je pense que dire à quelqu'un qui ne sait pas signer un chèque qu'il peut m'apprendre à faire des points de couture ou de dentelle, c'est susciter une relation de collaboration et non une relation de domination.

D'ailleurs sur le plan spirituel, le pape Paul VI avait dit que les parents étaient parfois évangélisés par les enfants. C'est sûr, on voit très bien ce que des jeunes peuvent nous apporter sur le plan spirituel et moral. Le drame c'est quand, quelquefois, les animateurs pastoraux, par exemple avec des confirmands, traitent des jeunes de 17-18 ans comme ils traiteraient des CM2. Je vois des échecs qui viennent de ce qu'ils n'ont pas ressenti cette sorte de liberté et de reconnaissance de ce que sont les jeunes. Beaucoup d'entre eux aujourd'hui, ont eu par rapport à la vie familiale des expériences qui les ont profondément marqués, celle de la rupture, celle de la mort, etc. L'autre jour on me disait qu'il y avait un groupe de séminaristes qui se sont rencontrés en France, ils ont fait la constatation que 50 % d'entre eux étaient de familles divorcées. Ces jeunes n'ont rien à voir culturellement avec les petits paysans de ma génération qui étaient nés dans un monde stable. Ils ont eu un contexte affectif qui a été beaucoup plus perturbé que le mien. On ne peut pas les former comme on formait il y a cinquante ans ou il y a vingt ans. Par rapport à la vie, par rapport à la religion, par rapport à la relation à l'autre, ils auront une toute autre attitude. Se laisser enseigner par ceux que l'on s'efforce d'enseigner.

3. Laisser à l'autre l'initiative de la question

Laisser à l'autre l'initiative de la question, l'aider à la dire, à la formuler pour chercher ensemble et donc se laisser interroger. Rappelez-vous, autrefois, il y avait un catéchisme en questions-réponses. Quand l'évêque venait, il posait des questions pour savoir si les enfants connaissaient leur catéchisme. Aujourd'hui le système est inversé. Ce sont les jeunes qui nous disent : Pourquoi vous faites ça ? Il s'agit de rendre compte de son propre itinéraire. Échanger avec eux, parler, par exemple, du célibat. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est tout autre chose que la préoccupation des gens de 1970. Ce sont des jeunes d'aujourd'hui.

Alors laisser l'autre maître de la question, lui permettre de formuler sa question et montrer qu'on est partenaire de sa quête et de son itinéraire, qu'on est sensible à sa propre préoccupation, qu'on cherche ensemble. Évidemment ça ne vaut pas pour toutes les disciplines, je suis tout à fait d'accord. Mais néanmoins, en beaucoup de cas, dans l'enseignement, privilégier la question du jeune tout en donnant les éléments d'information, de réponse, mais ça vous le faites, la pédagogie par objectifs, le travail avec la documentation, tout cela a une visée éthique qui me semble très forte comme *reconnaissance de la personne de l'autre*, car c'est au fond ce que j'ai dit à travers ces problèmes éthiques. C'est la reconnaissance de l'autre comme acteur de sa formation.

4. Distinguer savoir comme le maître pour accéder à son pouvoir et faire partager son intérêt pour les connaissances

Il y a quelques réalités qui posent une question grave dans l'enseignement supérieur – évidemment on ne peut pas tout changer, seul dans un établissement – ce sont les classes

préparatoires, avec trois colles par semaine. Qu'est-ce qu'on cultive comme disposition d'esprit à travers de telles procédures pédagogiques ? Quelles valeurs, quelles perspectives éthiques y a-t-il en ce système de formation ? On ne peut pas tout changer du jour au lendemain, mais il y a quelque chose d'important qui se joue là. C'est une chose de demander aux autres de savoir comme on sait soi-même, pour le répéter, c'est autre chose de partager son intérêt pour la connaissance. La connaissance des choses, dans une discipline que l'on choisit, c'est un élément de satisfaction et de bonheur. Connaître davantage, c'est par là même rendre l'autre partenaire de sa recherche.

Je vous signale ici un texte de Anna Arendt disant : « Notre espoir réside toujours dans l'élément de nouveauté que chaque génération apporte avec elle. C'est précisément parce que nous ne pouvons placer notre espoir qu'en lui que nous détruisons tout si nous essayons de canaliser cet élément nouveau pour que nous, les anciens, puissions décider ce qu'il en sera. C'est justement pour préserver ce qui est neuf et révolutionnaire dans chaque enfant que l'éducation, dit-elle, doit être conservatrice de cette nouveauté de l'enfant. Elle doit protéger cette nouveauté et l'introduire comme un ferment nouveau dans un monde déjà vieux qui, si révolutionnaire que puissent être ses actes, est, du point de vue de la génération suivante, suranné et proche de la ruine ».

C'est là une disposition d'esprit en vue d'une pédagogie de la nouveauté et de la création, elle est fondamentale. Qu'est-ce que je puis avoir comme ambition sinon de former des gens qui feront autrement que moi ? de former des gens qui auront appris à apprendre et qui porteront l'avenir sans détruire le passé. Je passe mon temps à dire à des gens : Mais laissez donc les jeunes faire ce que nous avons fait et le faire autrement.

Qu'avons-nous fait ? Je suis né à une époque qui était celle des patronages. En contrepoint, nous avons créé l'Action catholique. Je disais ça l'autre jour, en Action catholique ouvrière : Vous avez été fondés en 1950. A ce moment-là 80% des membres de l'Action catholique ouvrière avaient moins de 40 ans, et 50% avaient moins de 30 ans. Aujourd'hui, il y en a 10 à 15% qui ont moins de 50 ans. Je prends l'Action catholique parce que les chiffres sont parlants. C'est un problème de notre société où, de fait, si on n'y fait pas attention, ma génération et la génération un peu au-dessous risquent d'avoir le leadership de quantité de choses, parce qu'ils sont les plus nombreux, les plus disponibles comme me l'expliquait encore quelqu'un hier soir : « Je suis à la retraite maintenant, j'ai 56 ans, je ne suis pas mort, j'ai envie de faire quelque chose ». C'est tout à fait vrai ! Mais ce quelque chose ne peut pas être la formation des jeunes, ou ça ne peut pas être à lui seul la formation des jeunes. Il s'agit de générer l'avenir, de soutenir l'avenir et non pas simplement de conserver notre passé.

5. Ne pas brimer ni éteindre l'inédit, l'inattendu de l'autre

Ne pas brimer ni éteindre l'inédit, accueillir l'inattendu de l'autre, ses voies de connaissance et d'information, différentes des miennes. Par conséquent ce que je suis ne peut que s'enrichir de cet inédit, de ce non-conforme, de cette flamme qui vient d'ailleurs. Je crois que spontanément nous avons des réactions comme celle-ci « Oh ! ça lui passera » ou « Il faudrait un peu de réalisme ». Alors qu'il y a probablement dans l'intuition de l'autre une ouverture à l'universel, une ouverture à une autre organisation de la société et du monde qui lui permettrait, et qui nous permettrait d'espérer. Si nous rencontrons tant de gens craintifs, désabusés, si nous rencontrons tant de gens qui broient du noir, c'est peut-être parce qu'on ne sait plus construire avec les jeunes générations.

Hier soir j'ai eu une petite crise, justement avec des chefs d'entreprise, parce que je leur ai dit : O.K. vous faites des licenciements parce que l'économie, la mondialisation, les délocalisations, etc... Vous faites ça humainement, vous faites des pré-retraites, vous faites des transferts sociaux... Mais quand vous faites cela, vous n'embauchez pas de jeunes et par voie de conséquence, vous ne favorisez pas l'arrivée de l'inédit, l'arrivée de l'inattendu; vous ne fabriquez pas des créateurs, vous fabriquez des gens qui devront se couler dans votre projet d'existence pour trouver leur gagne-pain. Ça se comprend très bien, les jeunes

d'aujourd'hui ne sont pas révolutionnaires. Je dirais presque : Hélas ! Je pense que le rôle d'une pédagogie de la personne humaine, c'est une pédagogie de la créativité.

6. Se dessaisir du monopole du savoir

Une pédagogie de la personne humaine, c'est une pédagogie qui ne peut être celle du monopole du savoir, de l'avoir, selon le modèle classique de la transmission unilatérale. Tout le monde parle de manque de repères, de rupture des transmissions. Tant qu'on pose le problème de la formation en termes de transmission, ça veut dire qu'on n'attend rien des jeunes générations. Le problème n'est pas la perte de la transmission, mais probablement la perte d'une certaine confiance dans la créativité de l'autre ; dans ce fait que la personne humaine n'est pas là pour emmagasiner des savoirs ou pour apprendre des techniques, mais pour devenir un homme ou une femme qui aura de l'initiative ; elle aura probablement aussi à connaître ce qui a nourri notre expérience, mais que nous avons à présenter non pas comme des maîtres mais comme des témoins. Comme des témoins qui auront le bonheur d'être associés à ce que les nouvelles générations créeront, sans forcément nous croire devoir à tout moment de la vie de suivre leur mouvement. C'est en amont, le problème spirituel fondamental, celui de comprendre que la vie nous est donnée comme une chance, comme un certain nombre d'années à faire fructifier. Contrairement à ce que disent certains slogans, *on n'est pas toujours jeunes*, on n'est pas éternels, il est capital de le savoir comme éducateur. Chacun a devant lui un capital d'années, un capital de missions, un capital de responsabilités par rapport aux autres. Servir la personne humaine c'est aussi prendre conscience de nos propres limites et s'effacer pour enfanter l'avenir.

Je vous remercie.

Questions et réactions

❖ Retour sur la préparation du concours en classes supérieures

G.D. Je dirais deux choses brèves. Quand j'étais à Lyon, on m'avait invité à l'Ecole de Commerce de Lyon qui était liée à l'École Centrale. C'était le bureau des élèves qui m'avait invité, ce n'était pas l'aumônerie. J'ai mis en œuvre ce que je vous ai dit : « je veux me mettre en situation d'être interrogé par vous et non pas faire mon cours ». Alors on a eu un débat passionnant pendant deux heures, et pratiquement à la dernière minute, un élève s'est levé en disant : « Monsieur, je vais vous poser une question, est-ce que vous êtes d'accord avec ce que je vais dire : On ne peut pas être chrétien et réussir dans les affaires ? Parce qu'on nous enseigne ici le contraire de ce que vous nous avez dit ». J'ai dit : « Effectivement il y a un problème : celui de l'idéalisme par rapport au réalisme de la réussite financière ».

J'ai vu ça aussi pour des problèmes d'éthique médicale, par exemple l'intervention sur le patrimoine génétique ou l'avortement. Au fond, la société traite les problèmes dits scientifiques de façon matérialiste. Lyon, c'est une ville très médicale. Je me souviens d'un colloque où on avait fait parler un médecin qui avait présenté les problèmes de l'intervention médicale, la fivete comme on l'appelle, exactement comme on enseignerait le moteur à quatre temps. C'était un problème technique. Puis après, il y a eu une algérienne musulmane qui a présenté ce qu'elle ressentait, elle, comme conseillère familiale, par rapport à cela. Elle posait le problème éthique, ça avait un tout autre sens. Parce qu'il ne s'agissait pas du tout de dire la doctrine de l'Eglise, les positions de l'Eglise, etc..., ce qui relève d'une présentation un peu théorique, dure, mais de dire comment on se débrouille à travers des réalités comme celles-là.

Je pense que ceci est important, parce qu'autrement la position de l'Eglise apparaît comme un savoir, et un savoir unilatéral, qui exclut. Alors que, quand elle est présentée comme un élément de recherche, ce que vous faites, ça me paraît très bien.

En amont, il y a une autre question que j'ai rencontrée hier soir avec des chefs d'entreprise : que l'Eglise s'occupe de l'individu, c'est une chose, mais du collectif, ça, ce n'est pas son problème ! Et donc, par conséquent, parlez-nous du Bon Dieu, à la limite, mais pas de Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'incarnation. On est devant une question intéressante. Un des débats avec ces chefs d'entreprise, c'était le rôle de l'Etat. Or le rôle de l'Etat présenté par Jean-Paul II - qui a eu l'expérience du totalitarisme en Pologne -, dans *Redemptor hominis* ou plus récemment dans *Centesimus annus*, c'est un rapport technique et politique à la nation qu'il est très intéressant d'étudier. Ce sont des thèmes qui sont très peu traités. Je crois qu'il y a un ensemble de relations à la vie sociale et à l'Etat qui sont induites par la foi chrétienne, mais de bons chrétiens disent : « C'est de la politique, l'Eglise n'a pas à en parler ! Que l'Eglise parle du bon Dieu dans les groupes d'aumônerie, ça, O.K. » **En fait on refuse de s'interroger sur la dimension chrétienne, éthique de l'enseignement comme initiation à une vision spirituelle de l'homme et du monde.** Mais je crois qu'on sera très aidés sur ce plan-là par les musulmans. Ils vont faire resurgir un questionnement ! parce que le problème, derrière la question du voile, c'est le problème de la place de la religion dans la culture nationale. J'ai vu le maire de Jérusalem, j'ai vu des responsables palestiniens, la loi sur le voile pour eux, c'est absolument aberrant, parce que dans leur culture, cette réglementation n'a pas de sens ; par conséquent c'est ressenti chez eux comme une brimade de l'Occident à l'égard de l'Orient. On entre en conflit de culture et de géopolitique.

❖ Sur la richesse des propos entendus ici et le dépassement du rejet de l'institution.

G.D. Ma question est non pas : Comment faire passer la doctrine sociale de l'Eglise dans l'enseignement catholique ? mais : Comment être partenaire d'une éducation des jeunes à travers leurs questions d'aujourd'hui ? par exemple, beaucoup de jeunes que vous formez, auront des responsabilités sociales d'une façon ou d'une autre, auront un certain rapport à l'Etat.

Dans le rapport à l'Etat, c'est un peu ce que vous évoquiez tout à l'heure, qu'est-ce que nous, chrétiens, on a d'intéressant à dire ? Il est évident qu'à l'heure actuelle, la démocratie, nous y tenons tous. Ceci étant, la démocratie n'a pas le même sens quand on est dans les Territoires palestiniens, quand on est à Nantes, ou même à Lille. L'autre semaine, j'avais un ami évêque au Burundi, de passage à Lille ; je viens d'apprendre que son vicaire général a été assassiné avant-hier. La démocratie au Burundi, c'est quoi ? Qu'est-ce que ça peut être ? C'est une question, je n'ai pas la réponse. Je ne dis pas qu'il faut revenir aux systèmes tribaux. La question de la démocratie est une question qui se pose aujourd'hui en termes nouveaux et à l'échelle internationale. Il y a des choses intéressantes dans la pensée sociale de l'Eglise sur la souveraineté, basée sur le vœu populaire, la victoire d'une majorité sur une minorité. Pour nous, Européens, le consensus majoritaire est le fondement de la loi, mais ce n'est pas tout. Parce que, qui fait la loi ? et à partir de quoi ? Nous savons très bien qu'Hitler est venu au pouvoir de façon tout à fait légale.

Alors si vous voulez, la question est, me semble-t-il, de participer à un **débat**, et pour l'Eglise de ne pas paraître comme maîtresse de vérité et enseignante, de ne pas prétendre au monopole du savoir, de ne pas apparaître par ailleurs comme une instance de traitement des seules affections privées des gens. Dans les prochaines années, nous allons voir un retour religieux très fort mais qui sera ambigu. En tant que responsables religieux, il faudra gérer cela de façon critique et non pas en récupérant quelque pouvoir.

❖ **Questions sur l'école catholique et l'option préférentielle pour les pauvres, son rapport aux autres cultures.**

G.D. Si on n'évangélise pas d'une certaine façon, si on ne forme pas, si on n'ouvre pas l'esprit des catégories plus favorisées, on risque de voir se perpétuer toute une génération de gens issus du monde développé et riche qui, dans leur vie professionnelle, perpétueront l'appauvrissement des autres. Alors on pourra continuer longtemps l'option préférentielle pour les pauvres vu qu'on en fabriquera continuellement ! C'est dur mais le problème est là. C'est pour ça qu'il est important de réagir, mais ce n'est pas toujours facile. L'hiver, porter de la soupe aux sans domicile fixe, c'est très bien, ça leur rend service. Mais le problème de l'Eglise et de la pauvreté ne se ramène pas aux sans domicile fixe, d'autant que certains d'entre eux ne veulent pas de domicile fixe. Le problème est beaucoup plus complexe et important parce que nous avons à l'heure actuelle un fonctionnement, à la fois social et économique, qui met des gens dans des situations d'appauvrissement extraordinaire. Tel maire me montre tout un quartier en me disant : là, il y a plus de 40% de femmes seules avec enfants, familles monoparentales, qui sont prises hors circuit, dans une spirale d'endettement. Des gens qui meurent de faim littéralement. Mais ça, ce n'est pas le mendiant qui vous tire la main à la sortie de la messe, ce sont des hommes et des femmes qui, par le fait de la société d'aujourd'hui, sont mis en situation d'appauvrissement continu. Alors quelle initiative prendre à ce sujet ? En ce sens-là, il importe de faire prendre conscience à des jeunes qu'il y a des situations d'appauvrissement qui sont de l'ordre de la logique sociale, économique et culturelle; ce ne sont pas des gens qui sont pauvres « par nature », mais des personnes qui sont prises dans une logique d'appauvrissement et, c'est beaucoup plus grave, de dé-saisissement quasi définitif de leur propre destin. C'est important parce que, dans le monde d'aujourd'hui, il y a une sectorisation de la vie et de l'intelligence extraordinaire. Un Israélien ne sait absolument pas ce que vivent les Palestiniens. Un patron d'une entreprise qui délocalise ne sait absolument pas humainement ce qu'est être pris dans la logique de la perte d'emploi, sans espoir, à 45 ans, de retrouver un travail. Il y a une ignorance de l'autre en situation qui est catastrophique.

Alors, dans la formation, ouvrir l'esprit à regarder l'autre, ce qu'il vit, ce qu'il ressent, est un élément fondamental. Parce qu'à partir de ce moment-là, on ne peut plus penser de la même façon. Vous comprenez, faire des licenciements, c'est tragique. Mais, tant que soi-même on peut discuter, pleurer et rentrer chez soi bien au chaud, ce n'est pas la même situation que ceux qui sont en situation de perte d'emploi. Il faut quand même être honnête. Il y a eu un

article ces jours-ci - je crois que c'est dans le Monde -, qui disait que la perte d'emploi compte tenu des variations était de 0,5% dans tel ou tel endroit en Europe. Des cadres nous reprochaient de ne penser qu'à cela. C'est vrai qu'il y a d'autres détresses. Mais tant que la pauvreté pour moi est une question de taux dans le PIB, c'est inhumain. On entend des réflexions telles que celles-ci : « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs », « C'est indispensable pour le progrès de l'entreprise ! »... Il y a une insouciance de l'autre qui est catastrophique à l'heure actuelle. Et en ce sens-là, éduquer une personne, c'est la rendre capable de fraternité, de compassion au sens étymologique du terme, de se sentir affecté par ce que vit l'autre. Il y a dans l'enseignement une manière d'évoquer le fonctionnement du monde, d'ouvrir à la situation de l'autre, qui est capitale, qui est autre chose que de faire une B.A. C'est important les B.A., bien sûr, mais à condition qu'on les re-situe dans un ensemble.

❖ **Question sur le parasitage des médias qui vient recouvrir la culture de l'autre d'une espèce de contre-culture**

G.D. Le problème est double. Je pense que les médias, c'est une chose. C'est sûr que ça donne des caricatures. Seulement il ne faut pas non plus exagérer, surtout que nous avons la chance d'avoir de multiples chaînes de télévision, nous n'avons plus l'O.R.T.F. comme autrefois et c'est une chance parce qu'il y a une pluralité d'échanges. Les gens ne sont pas que le reflet des médias. Je ne sais pas si vous avez vu un numéro de *La Vie* qui a produit un sondage fort intéressant, il y a un mois, parce qu'il ne recouvrait absolument pas les opinions préfabriquées des médias. Et puis, les choses évoluent, les gens ne sont pas uniquement ce qu'ils regardent.

Mais sur ce point, vous pouvez en tant qu'enseignants former les jeunes à l'esprit critique, à ne pas tout accepter, y compris sur le plan religieux. Former des gens enthousiastes qui absorbent tout, c'est hélas, la tentation d'un certain nombre. Il me paraît capital de cultiver l'intelligence, parce que l'esprit critique, c'est un facteur de connaissance, il prépare un être à se mettre en quête de connaissance. Formez à l'esprit critique pour que les jeunes puissent prendre une distance par rapport à tout ce qui est affirmé dans l'opinion publique..

Deuxième chose, je crois aussi que vous avez entre vos mains un contre-pouvoir, le pouvoir du concret, de la proximité. Le pouvoir de la rencontre de jeunes en formation, à condition qu'on sache instaurer le débat non seulement entre les jeunes et l'enseignant, mais entre les jeunes eux-mêmes, et qu'ils apprennent à s'écouter. Je pense que l'école manque d'une culture du débat et, dans la société elle-même, le débat fait que chacun peut avoir une liberté de références et d'enseignement.

Mais une fois encore, je crois que vous avez raison, la télévision nous enferme dans l'émotionnel et dans le ressenti. Donc je crois que l'école doit être un lieu d'apprentissage de la rationalité, et que la rationalité, c'est un élément de liberté.

Lille, octobre 2004